

brillante, elle en redoute jusqu'au charme. Son caractère est plus fataliste et mélancolique; loin de croire avoir toujours raison comme sa mère, elle se trouve sans esprit, ingrate et timide, dès qu'il ne s'agit plus de servir la gloire de son mari. Certains la jugent froide et méprisante, quand elle n'est que craintive et morale.

Ses réticences vont enflammer une mère qui rencontre partout ailleurs des succès. La Sévigné, qui tenait déjà sa « belle Madelon » pour la plus gracieuse et la plus spirituelle des femmes, en vient à déverser sur elle les compliments qu'on lui fait chaque jour, comme pour les entendre une seconde fois. Elle voudrait que sa fille soit elle en mieux, quand celle-ci ne souhaite qu'être Mme de Grignan. Son ardeur s'étend même à ses petits-enfants, qu'elle bercera dans leurs manteaux d'ouate où ils babilleront « et titita, tetita, y toata ». Choqué par cette vénération païenne, le terrible Arnaud d'Andilly l'engagera vivement à se « convertir »; mais la marquise ne put jamais renier le sacré-cœur de ses descendants.

Des témoignages d'idolâtrie

La beauté de Mme de Grignan la rend si fière qu'il lui arrive de louer en termes troublants sa « gorge », et d'avouer son impatience à la « baiser ». Plus qu'une ébauche d'inceste, on peut y voir cette forme très littéraire de saphisme qui s'épanouit dans les serres surchauffées des Précieuses. Comme ces dernières, du moins, Mme de Sévigné pense qu'une certaine sensibilité est l'apanage exclusif des femmes, et doit le rester.

Parfois, sa passion en devient gênante. Le lecteur ne sait plus où se mettre devant ces témoignages répétés d'idolâtrie. Pressentant s'être trompée d'objet, la Sévigné elle-même entrevoit ce que pourrait être l'amour de Dieu. Mais le Très-Haut ne donne jamais de ses nouvelles, il ne reçoit pas dans son château ni ne décrit par lettre ses accidents de carrosse. Or il faut du concret à cette femme réaliste, qui

surnommait saint François de Sales « grand-père », sous prétexte qu'il avait fondé avec sainte Jeanne de Chantal l'ordre de la Visitation.

Mme de Sévigné ne fit que deux séjours à Grignan, avant d'y passer les deux dernières années de sa vie. Son plaisir à traverser la France, puis à retrouver sa chère Madelonne dans son fortin grandiose fut chaque fois immense. « Une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres ! » avait-elle toujours affirmé. Et, pourtant, ces séjours la déçoivent. Souffreteuse, la comtesse de Grignan passe trop de temps à se soigner, comme si elle voulait échapper à sa mère, encore en sa présence. Elle a eu, de plus, l'étrange idée de tomber amoureuse de son mari, à rebours des convenances, en cette ère de mariages arrangés, et cela irrite Mme de Sévigné. Dieu sait si elle avait d'abord encensé son beau-fils ! Au départ, la jalousie était même du côté de Mme de Grignan, mais la mère vit mal l'affection que la fille porte à son époux. L'« enfant » qu'elle croyait toute dévouée lui échappe, au point de lui interdire la lecture des lettres conjugales. De dépit, la mère ira jusqu'à reprocher à Grignan son ardeur pour sa fille, et lui demander, après une avalanche de grossesses : « Pensez-vous que je vous l'ai donnée pour la tuer ? » Aux « scènes » qu'évoque la Sévigné, on devine combien cette double tutelle dut peser sur Mme de Grignan. Qui sait si elle n'était pas dans le cas de son frère, qui avouait se diviser entre un « lui » qui aimait leur mère et un autre qui ne la supportait pas ?

Les distractions se révèlent limitées à Grignan; il n'y a ni lettres à écrire ni réponses à attendre. D'ailleurs, les deux femmes, quand elles craignent de se chamailler encore, s'enferment dans leur chambre respective pour à nouveau correspondre. Mais la folie bâtisseuse du comte perturbe la vie de tous les jours, au grand dam de la Sévigné : son beau-fils ne va-t-il pas les ruiner, à se croire le vice-roi de Provence ? Et puis, il y a beaucoup trop de vent au château, estime cette mère poule qui s'inquiète au ►

Les lieux où vécut Mme de Sévigné

A Paris. Le Marais fut toujours le quartier de la marquise, qui naquit en 1626 au 1 bis de la place des Vosges, puis vécut rue Barbet, rue des Francs-Bourgeois, rue des Lions, etc. L'hôtel Carnavalet, qu'elle habita à partir d'octobre 1677, conserve quelques souvenirs d'elle, entre autres deux beaux portraits signés Nanteuil et LeFebvre.

A Grignan. Racheté en 1978 par le conseil général, le château abrite le cabinet où Mme de Grignan décachetait fébrilement les lettres de sa mère, la chambre qu'occupait la marquise durant ses séjours, comme le cabinet où il arrivait à son écritoire de geler. Dans la collégiale du village de Grignan, une plaque indique l'emplacement des restes de Mme de Sévigné, dont le crâne fut scié en deux en vue d'une expertise phrénologique, durant la Révolution. **A Vitry.** Le château des Rochers-Sévigné, à Vitry, fut construit par la famille de Sévigné au début du XVII^e siècle. La marquise y vint pour la première fois après son mariage en 1644 et y séjourna souvent encore après la mort de son mari en 1651. La vie à Paris était coûteuse pour la famille, tandis qu'aux Rochers on pouvait vivre des produits de la terre. La propriété appartient aux descendants de la marquise.

L'histoire des lettres

Dès l'année de la mort de la marquise, cinq de ses lettres à Bussy-Rabutin étaient publiées par le fils de ce dernier, sans grand écho. L'année suivante, néanmoins, le philosophe Bayle saluait l'édition d'une centaine de missives de la Sévigné à ce même cousin, dont la réputation littéraire va servir de tremplin à la sienne, jusqu'à être éclipsée. Près de cent cinquante lettres à Mme de Grignan étaient éditées trente ans plus tard, après que Pauline de Simiane, la petite-fille chérie de la marquise, eut opéré des coupes préservant les vivants. Le succès l'encourage à mettre en chantier une nouvelle édition; puis elle meurt en demandant à son gendre de détruire les originaux de sa grand-mère — ordre qu'il fit exécuter par un jeune cousin avant de décéder.

En 1873 enfin, le professeur Capmas découvre chez une marchande de meubles an-

ciens de Dijon une copie manuscrite des lettres, faite entre 1715 et 1719 au château de Grignan, qui permettra de compléter les éditions existantes. C'est ce manuscrit qui aidera cent ans plus tard Roger Duchêne à donner une édition critique pour La Pléiade, désormais le texte de référence, même si le maître d'œuvre prévient contre les retouches opérées par ses prédécesseurs. On estime que la mère écrivit environ neuf cents lettres à sa fille, durant les vingt-trois ans qui suivirent leur séparation. Sept cent soixante-quatre ont été conservées; les autres manquent, comme celles adressées à Mme de La Fayette, au cardinal de Retz et aux Coulanges. Les chances de les retrouver s'amenuisent chaque année. ■ C. A.

